

# Dans cette vaste plaine de la Chaouïa,

l'arrivée de l'été s'annonce ; l'herbe est moins verte et les cactus verdoyants, les figues juteuses et onctueuses. Les troupeaux alanguis se réfugient sous les arbustes et dans les buissons. Les moissons sont déjà finies et le soleil confère une lumière dorée aux champs nus, mais des coups imprévus de vent brûlant, le redoutable *chergui*, chargés de poussière, font fuir les humains qui se recouvrent de leurs capuchons et réveillent, chez nous autres chameaux, la nostalgie du grand Sahara.

L'activité est ralentie ; nos voyages à Marrakech pour transporter sacs de grains et fardeaux divers ont cessé depuis quelques temps ; des jours, des semaines ou des mois ? Nos chargements changeaient selon les saisons. Les jours de chance, rares, ma cargaison était volumineuse mais légère et fragile et son odeur exquise ! Je transportais la fameuse menthe de Al Brouj, mais les étapes étaient courtes et l'allure soutenue. Les amateurs de thé raffiné attendaient avec impatience notre arrivée et la menthe devait garder sa fraîcheur. Elle était recouverte de plantes et de sacs de jute mouillés, ce qui me procurait un plaisir certain sur cette route quasi désertique. D'autres fois, l'odeur que dégageait ma cargaison était à peine soutenable : la laine brute, suintante, grasse, pleine d'épines, n'était certes pas lourde à porter mais j'avais parfois du mal à respirer tant son exhalaison était tenace et suffocante.

Les marchandises les plus fatigantes à porter étaient les céréales, les pois chiches et les lentilles que notre terroir produit en abondance. Mais, au moins là, il n'y avait aucune odeur particulière. De Marrakech, nous rapportions, pêle-mêle, pains de sucre, dattes, thé, babouches, coupons de tissus, poteries, nattes, bref un bric-à-brac indescriptible.

Un après-midi, juste après l'appel à la prière de l'*Asr*, un groupe d'hommes, bravant la chaleur, vint dans le champ où nous étions une dizaine de mâles à brouter sans grande conviction, juste pour passer le temps. C'était notre chamelier habituel, accompagné du propriétaire qui n'assistait normalement qu'aux chargements, et d'un homme élégamment vêtu qui s'exprimait avec un drôle d'accent ; il prenait de grandes précautions en marchant comme si chaque pas mettait en danger sa propre vie. C'était manifestement un étranger car tout semblait l'effrayer ou le dégoûter. Ce groupe commença à tourner autour de chaque animal, l'examinant sous toutes les coutures en supputant son poids et en discutant son âge. Un âpre débat s'engagea autour de prix et de sommes d'argent ; le citadin résistait aux pressions de ses compagnons et précisait qu'il était chargé d'acquérir dix chameaux mâles pour de grandes familles de Fès. Nous étions tous perplexes devant ce remue-ménage, car aucun d'entre nous n'avait jamais vécu une telle scène ! Mais c'était la fin de notre période de repos. Certains collègues avaient déjà été affectés à la corvée d'eau et transportaient des gourdes pleines du précieux liquide depuis des puits lointains jusqu'aux maisons du *douar*. D'autres avaient été envoyés vers les *moussems*-s de la région et même beaucoup plus loin, vers la grande mer dans la plaine des Doukkala.

Dès le lendemain à l'aube, des chameliers sont arrivés dans notre enclos : ils étaient trois et nous n'avions jamais vu aucun d'entre eux mais ils étaient reconnaissables à leur costume et aux ordres qu'ils nous adressaient. Ils nous ont fait lever et, après nous avoir fait boire, ont commencé à nous charger, mais avec une certaine désinvolture, comme si les marchandises n'avaient aucune importance. Bien avant le lever du soleil nous étions déjà sur la route ; ce n'était pas notre trajet habituel. Notre caravane se dirigeait vers le Nord. Nos chameliers changeaient régulièrement de monture ; ils étaient trois et nous étions dix, et nous n'avions aucun lien entre nous. Ils restaient des étrangers qui nous emmenaient Dieu seul savait où...

La nourriture était abondante, le long de la route, cactées, arbustes, buissons et aussi de l'eau. Nous cheminions avec un certain caprice et nos humains chantaient parfois des chansons fort tristes. Certains de mes compagnons, harcelés par des taons et excités par la chaleur, se mettaient parfois à blâter et faisaient semblant de prendre la fuite. Mais il s'agissait d'un jeu connu de tous pour rompre la longue marche chaloupée et monotone. Tout le monde savait que, en dépit de notre stature impressionnante, n'importe quel enfant chétif pouvait nous mener par les naseaux.

Selon les jours, nos guides se montraient fébriles et nous obligeaient à aller vite ou ralentissaient le mouvement, s'arrêtant

même pour boire le thé en jouant aux dames ; ils se contentaient de choisir quelques cailloux et de dessiner dans le sable un damier grossier, mais ils semblaient en tirer un authentique plaisir. Quand nous arrivions dans un endroit où se tenait un souk hebdomadaire, ils nous abandonnaient pour se mêler à la foule, discutant fort, rigolant comme des paillards et s'empiffrant de brochettes et de thé. La discipline de rigueur dans les autres voyages était relâchée. Le plus âgé de nos gardiens était taciturne et prenait davantage soin de nous. Il s'isolait souvent pour allumer une petite pipe, comme s'il s'agissait d'un véritable rituel ; bientôt, l'odeur douceâtre du kif se répandait partout. Parfois il daignait partager ce cérémonial avec ses compagnons, mais il ne semblait pas les tenir en haute estime. Le plus jeune était plus remuant, plus bruyant, mais aussi plus sournois. Les jours de marché, il s'adonnait à de mystérieux trafics, n'hésitant pas à nous charger de paquets divers qu'il échangeait dès l'étape suivante.

Quand nous faisons étape près d'un sanctuaire, c'était la fête pour tout le monde. Les habitants offraient de la nourriture à nos gardiens qui en profitaient pour faire leurs dévotions et passaient même parfois la nuit en prières. Le lendemain, ils étaient plus calmes et nous traitaient presque avec douceur ; ils renonçaient aux cris et aux injures ! Hélas, cet effet bénéfique ne durait guère plus de deux jours. De temps en temps, nous croisions une autre caravane et nous échangeions les nouvelles sur l'état de la route, les derniers événements, mais les hommes discutaient presque toujours d'argent et des prix des denrées. Un soir, une querelle éclata entre nos chameliers : le plus jeune, toujours lui, voulait obliger ses compagnons à s'arrêter plus longtemps chez une « femme de sa famille ». L'homme à la pipe finit par le convaincre de poursuivre la route en lui promettant un arrêt prolongé sur le chemin du retour. Un matin, ils se levèrent dans un grand état d'excitation, nous obligeant à hâter le mouvement. L'arrivée à Fès était prévue pour le jour même !

Effectivement, dès le début de l'après-midi, après une marche forcée, nous arrivâmes devant les murailles de la cité et, après avoir traversé des portes monumentales et colorées, nous fûmes déroutés par les clameurs de la foule et affolés par l'exiguïté des rues qu'il nous fallait traverser. Nous nous arrêtâmes devant un bâtiment qui avait l'allure d'une gigantesque maison ; c'était le Fondouq i-Shrablyin, situé à Bab Boujloud, comme je l'ai appris des bavardages des curieux qui ne cessaient de circuler autour de nous. Décidément, mon odorat devient un handicap pour moi. J'étais assailli par les odeurs de peaux, de tanin et de cuir qui se dégageaient de la paille, des murs et même des êtres humains. Déchargés et agenouillés, nous avions, une fois encore, les pattes ligotées. Des hommes de tout âge et de toute condition s'agitaient,

s'interpellaient, nous désignaient en criant des noms de famille. Pour moi, je finis par comprendre que j'étais destiné à la maison Labbar qui semblait jouir d'un certain prestige. Mais je ne comprenais toujours pas ce que me voulait cette honorable famille. Nous étions tous désorientés même si nous ne manquions ni de nourriture ni d'eau. Mais une heureuse surprise nous fit bientôt oublier notre dépaysement et nos peurs : l'arrivée d'une affriolante chamelle, jeune, aussi belle que gracieuse, aux grands yeux étirés et au regard humide et bouleversant.

On l'attacha tout près de moi et j'en fus flatté. Cette magnifique citadine au milieu de nous autres « ploucs », quelle délicate attention et quel sens de l'hospitalité ! J'en avais presque les larmes aux yeux. Je ne cessais de humer son exquise odeur. Elle me montrait beaucoup d'intérêt, mais nous étions tous ligotés. Je ne tardais pas à tomber amoureux fou de cette superbe créature. Le lendemain, très tôt, des inconnus sont venus me détacher après avoir libéré la belle chamelle. Sans avoir reçu aucun ordre, elle quitta le *fonduk* et je la suivis, ravi de l'aubaine et sûr de pouvoir enfin faire ma déclaration d'amour loin de mes congénères jaloux et bruyants. Pourtant, elle ne prêtait attention qu'aux ordres, incompréhensibles pour moi, que lui murmurait notre nouveau guide. Mais elle était si belle, si aérienne, si sensuelle et sa démarche me fascinait. Enivré et envoûté, je traversais des rues obscures qui semblaient descendre vers l'Enfer ! Mais, j'étais prêt à me damner pour la belle et je n'avais jamais rencontré une femelle aussi parfaite ; Dieu sais pourtant si j'ai roulé mon unique bosse ! Les rues étaient si étroites que je ne pouvais jamais arriver à sa hauteur malgré tous mes efforts. Indifférent aux cris de vraie ou fausse frayeur, à l'agitation des enfants et des femmes, au tintamarre des artisans, m'efforçant de me repérer dans la pénombre, je hâtais le pas, magnétisé par l'élue de mon cœur.

Elle circulait avec aisance dans les ruelles et passait sous les passages couverts, les *sabat*, sans rien perdre de sa grâce. Mais ma taille et mon embonpoint m'obligeaient à plier le cou, à tordre la tête, à me déchirer les flancs contre des murs lépreux et humides. Je devais bien saigner un peu, car j'entendais de temps en temps quelqu'un crier : « Attention, il ne faut pas qu'il ait trop de blessures ! ». Mais peu m'importaient les bouts de laine et même les fragments de peau que je perdais dans ma course vers le bonheur ! Ma promesse valait tous les sacrifices et, pour le moment, je pouvais la suivre et il n'y avait aucun rival dans les parages. Pourtant les commentaires et les réflexions étaient de plus en plus nombreux et indiscrets. Une phrase revenait souvent : « Vous savez bien, c'est à *Zqaq Rha* (la ruelle du moulin) » mais je ne voyais pas ce qu'un moulin venait faire au milieu de ces murs sombres et de cet espace étroit ! J'ai fréquenté beaucoup de moulins,

mais ils étaient habituellement situés en pleine campagne et il y avait toujours à côté des ânes, des mules, des chameaux et même des chevaux, ainsi que des amoncellements de sacs chargés de grains. Là, je ne portais absolument rien et ma compagne non plus. Ma bien-aimée, blanche et svelte, indifférente aux quolibets et plaisanteries, poursuivait sa marche, ignorant les obstacles du chemin et les constructions et la foule qui m'étouffaient... Rassurée par sa sérénité, j'étais prêt à affronter tous les risques et tous les dangers. Arrivée dans une ruelle qui n'avait guère plus de huit mètres de longueur, ma belle pénétra, toujours avec la même grâce, sous un porche dont la porte était ouverte. Me baissant et me déchirant un peu plus les flancs, je pénétrais à mon tour dans la maison. Une soudaine clarté m'éblouit et je perdis presque conscience. Nous fûmes accueillis par des appels, des cris, des rires et des bénédictions lancés à tue-tête par les femmes. Perplexe, je tentais de reprendre mes esprits et de me repérer, mais déjà des barbares se précipitaient sur moi pour me ligoter et m'obliger à m'agenouiller. J'étais dans une cour, entouré d'immenses chaudrons, de plateaux en vannerie, de sceaux remplis d'eau et d'autres ustensiles que je n'avais jamais vus auparavant; des hommes, court vêtus, la taille ceinte de cordes et les pieds nus s'agitaient, des femmes, manches et robes retroussées s'activaient, tandis que la marmaille jouait à se faire peur. En cherchant ma bien-aimée du regard, j'eus juste le temps d'apercevoir sa croupe en train de disparaître dans le vestibule. Déjà un homme, plus calme que les autres, le regard concentré, les lèvres remuantes comme s'il priait, s'avavançait vers moi, un énorme couteau à la main.

Vous l'avez compris ! Le pauvre chameau amoureux était destiné à fournir la provision annuelle du *khli'* (viande conservée) à une famille de Fès. Le génie fassi avait trouvé un moyen efficace pour faire venir, sans drame et sans désordre, ces grands animaux, si injustement traités par la langue française, sur les lieux de leur propre sacrifice. De retour au *fonduk*, la belle chamelle blanche amènera à la mort un autre de ses amoureux. Je ne sais si la municipalité de Fès versait une pension à cette chamelle si innocente et si perverse, mais je vous garantis l'authenticité de mon histoire.

---

**HALIMA FERHAT**, née à Safi, est historienne et a obtenu un Doctorat d'Etat à Paris. Elle est actuellement Directrice de l'Institut des études africaines à l'Université Mohammed V, Rabat.

